

Charles-François Duplain: «J'utilise la dérision comme arme du discours»

ENTRETIEN • Jacques Houriet

C'est chez son père Charles, à Undervelier, que nous rencontrons Charles-François Duplain, désormais Parisien. Il est en visite au pays pour une excellente raison: aujourd'hui lui sera décerné le Prix de la Fondation Joseph et Nicole Lachat.

Le temps de saluer le père, qui fut correspondant des journaux régionaux, de se présenter au jeune *Bandit*, un chien de chasse en devenir à l'affection envahissante, et je retrouve l'artiste, souriant, occupé à imposer sa loi à ma photographe que je ne connaissais pas aussi docile.

Un petit air d'empereur

Regard à la fois chaud et amusé, fine moustache un rien asymétrique, bouc discret, chevelure interminable surmontée d'une paire de lunettes de soleil dont je me demande encore l'utilité, il porte une longue écharpe de laine qui disparaît dans son gilet, réapparaît au niveau de la ceinture et poursuit sa fuite jusqu'à mi-cuisse. D'une stature solide, mais légère dans le mouvement, il accuse un mètre soixante-huit et demi. Exactement la taille de Napoléon Bonaparte. Dont il a un peu l'allure d'ailleurs. Il parle volontiers, d'une voix calme et agréablement rauque, entrecoupée de la petite toux brève et nerveuse du fumeur.

On prend place à la table du salon, sur laquelle ronronne un portable qui lui servira à illustrer plusieurs étapes de son parcours. Une histoire qu'il commence par la fin, Paris, la Ville Lumière, Cruella comme il l'appelle.

«Le début? Je suis un enfant d'Undervelier, fils de l'instituteur. J'ai donc fait plusieurs années d'école avec lui. Mais 24 heures sur 24, c'est beaucoup, alors je suis allé à Saint-Charles. Un bon souvenir.»

Il pense vaguement aux beaux-arts mais se retrouvera apprenti dessinateur en génie civil, alors que ses loisirs sont rythmés par les différents groupes de musique qu'il anime:

«Du hard rock, subversif, heavy metal, pendant des années. Encore un peu actuellement, d'ailleurs.»

Pour structurer sa curiosité

Alors que foisonne sa fantaisie, ses mains le conduisent naturellement vers le dessin, la peinture, la création. L'art semble vouloir l'aspérer:

«Dans le même temps le génie civil devenait moins créatif: les restrictions budgétaires imposaient des places nues, moins décorées. Et puis, mes cheveux longs, sur les chantiers...»

Il bifurqua sur Sion, les Beaux-Arts:

«C'est là que j'ai commencé à structurer gentiment ma curiosité, que j'ai appris à dessiner, à peindre, à modeler...»

Pour quelle ambition? Il sourit brièvement:



Charles-François Duplain: «Il ne faut pas être trop impatient, un petit empressément peut ruiner un grand projet.»

PHOTOS DANIELLE LUDWIG

«Je crois qu'aucun élève des Beaux-arts ne le sait. Un prof nous répétait volontiers: *vous êtes 50 en première année, dans cinq ans vous serez cinq à passer le diplôme, dans dix ans il n'y en aura qu'un qui en vivra. Si c'est une bonne année!* On ne nous berçait pas d'illusions.»

Ce qui ne dissuada pas Charles-François de travailler avec foi, de s'engager, d'explorer tous les domaines d'expression. De se mettre en danger, comme il aime à dire:

«Mes premières références étaient Géricault, Balzac, Victor Hugo, Chateaubriand. C'est à cette époque que je me suis aperçu qu'en réalité je souhaitais être le modèle de mes œuvres, le résultat de mon travail. C'est là que j'ai commencé à travailler l'autoportrait. J'allais au théâtre me dégouter des costumes de l'époque empire, et je me faisais prendre en photo.»

Une gamme d'autoportraits

Il faut dire que pratiquement toutes les œuvres de Charles-François Duplain sont des «autoportraits», mais lui seul sait sous quel symbole il s'est masqué:

«C'est prétentieux d'imaginer que quelqu'un peut vous souhaiter dans son salon, je fais toujours référence à moi par ironie. Une manière de dénoncer l'égoïsme de l'artiste.»

Il passera son diplôme en gravure. Et ensuite...

«On vous dit bravo et au revoir. On sort d'un monde imaginaire, on se réveille avec la gueule de bois: la crise, pas de boulot. Ma vie artistique aurait pu s'arrêter là, ce diplôme n'ouvre rien...»

Il exhibe son diplôme des Beaux-arts orné de sa photo... en uniforme militaire du XIX^e.

Quelques années plus tard, pourtant, il se retrouvera enseignant aux Beaux-arts de Sion. C'était bien. Au début surtout:

«Puis j'ai eu le sentiment de devenir un fonctionnaire, de voir s'émousser ma curiosité. Je me posais des questions, aussi, à balancer des jeunes gens dans la vie avec un diplôme qui ne leur servirait pas. Et je n'ai pas de formation pédagogique, moi.»

Bref, il se trouva assez de bonnes raisons pour regagner son atelier à plein temps.

Lui-même, au sortir de ses études, avait connu une traversée du désert plutôt brève. Actif, inventif, il a participé à des concours publics, a gagné le premier assez rapidement, ce qui alimente la notoriété, stimule l'intendance et éclaire des perspectives:

«Un pour-cent de toutes les constructions publiques est consacré à l'art. Et un pour-cent d'une construction qui en coûte des millions, ça permet quelque chose... Avec Yves Tautavel, on a gagné quelques-uns.»

Le «centichirac»

Il joint l'image aux mots et je vois défiler sur papier et sur écran cent, mille idées jallies de son imagination intarissable, inattendues et élégantes, toutes subtiles, certaines déconcertantes, toujours séduisantes; des projets parfois retenus, souvent distingués, ou encore en sommeil. Et des idées plaisamment farfelues, comme cette nouvelle unité de mesure humaine où le centimètre grandit jusqu'à 1,92 pour devenir, par exemple, un centième de Chirac, ou 1,52 pour un centième de Balzac...

Charles-François s'engage résolument dans l'art urbain et peut se targuer de belles réussites, à Sion, à Bellinzona, à Neuchâtel. Un succès qui marque le pas pendant sa période d'enseignement:

«Et le manque de réussite, ça use. C'était le moment de remettre en route mon travail artistique personnel.»

Il rentre dans le Jura avec la ferme intention de décrocher l'atelier d'artiste à Paris que le canton met à disposition tous les deux ans, en alternance avec le Tessin, copropriétaire. Il l'obtient en 2005,

accompagné d'une bourse de 15 000 francs.

L'hôtel des artistes

Il se retrouve pour un an dans un immeuble abritant 400 ateliers d'artistes boursiers, de tous les pays, un vivier de la création:

«Ça fait un peu hôtel pour artistes, il y avait des fêtes tous les soirs. Vous pouvez rester enfermés sans rien faire, ou au contraire vous ouvrir. Pour moi les choses étaient claires: j'avais décidé de tout faire pour rester à Paris.»

Pourquoi, en somme?

«Eh bien... euh... c'est que... hum... enfin... je ne trouvais pas envisageable de revenir, voilà!»

Et il se le rendit possible. Sans bourse, sans boulot, sans projet:

«Là j'en ai bavé, j'ai usé le macadam, entre errance et recherche. Une période magnifique, mais difficilement tenable. A Paris on trouve tout ce qu'on veut voir, les gens sont un peu snobs, passent sans transition du salut cordial à la froide indifférence. Tout y est difficile, mais tout y est possible. Un jour je me suis nourri à un buffet en plein air qui suivait je ne sais quelle remise de décoration. J'étais habillé en noir, donc j'étais des leurs.»

«J'ai un téléphone, mais pas d'abonnement.»

Et il est devenu Parisien:

«J'ai passé de la RSR à France-Info, j'ai abandonné le septante pour le soixante-dix, il y a des signes qui ne trompent pas. J'y suis pour une certaine période que je ne peux pas définir, avec la conscience que ce sera de plus en plus difficile. Il faut apprendre à vivre avec peu d'argent. J'ai un téléphone, mais pas d'abonnement. Ma bibliothèque est faite de cartons qui serviront à emmener mes livres le moment venu.»

Rien ne presse, pour l'instant il a décroché le mandat de classer et mettre en valeur les clichés d'Eustache Kossakowski:

«Une association s'est créée après la mort de ce photographe étonnant, qui a croqué Paris sous

tous ses angles. Un boulot passionnant.»

Un boulot qui lui laisse le temps de préparer l'exposition personnelle que le Musée des Arts à Moutier lui consacra en 2008. Un événement qui ne devrait pas manquer de piment, à voir les esquisses. Et le temps de gamberger:

«A Paris il n'y a pas une place, une rue, un endroit digne de ce nom qui porte le nom de Napoléon. Je ne suis pas certain que ce soit à un Suisse de faire la démarche, mais j'y pense...»

Napoléon est très présent, parfois en premier plan, parfois dans l'éther d'une allusion, dans le discours et l'œuvre de Charles-François. Fan de l'Empereur? Il sourit, pas emprunté:

«C'est un personnage du siècle des lumières, entre le sublime et le ridicule, qui s'est engagé lui-même dans sa perte. Je suis fasciné par les grandes aventures qui se terminent mal. Au-delà de Napoléon, j'aime les figures avec un destin très fort. Napoléon était un type intelligent qui s'est entêté dans l'erreur. Je ne suis pas un admirateur, j'ai vu les reconstitutions, à Austerlitz, c'est barge.»

La volupté de la peur

Tout de même Charles-François a dans l'idée d'aller à Sainte-Hélène, bientôt. Veut-il résoudre l'énigme de la mort de Napoléon? Il se précipite sur un atlas, pointe son index sur rien, au milieu de l'Atlantique:

«C'est là. Une île avec une seule ville, Jamestown, qui est en train de crever. On projette d'y construire un aéroport, il faut que j'y aille avant. Ça ne peut se faire qu'en bateau, deux fois l'an. L'aller simple dure un mois et demi et le séjour minimum est de quatre mois. C'est ce rythme obligatoirement lent, le sentiment aussi d'être prisonnier de cet endroit à ciel ouvert d'où on ne peut pas s'échapper, qui m'attirent. On dit que c'est l'île de l'ennui, alors disons que j'y vais pour ne rien y faire. Même si j'ai ma petite idée, ce n'est pas qu'un voyage d'agrément. D'ailleurs je déteste les voyages. Et puis, l'idée du bateau me plaît, parce que j'en ai peur.»

Et sauter à l'élastique, bien sûr, serait trop simple...

Mauvaise foi

Grèves en France

«J'ai de la peine à cacher ma mauvaise foi: quand je dois prendre le train je trouve ça con; quand je ne dois pas bouger, je trouve ça amusant.»

Elections fédérales

«C'était à prévoir. Et les Jurasien(ne)s qui pensaient que rien ne changerait...»

Fusions de communes

«Regrouper les compétences me paraît une nécessité. La formule n'est pas neuve.»

Sarkozy

«Les Français redécouvrent le bonapartisme. Evidemment, on voit le changement.»

Arche de Zoé

«La tragi-comédie de l'ama-teurisme. On est dans l'absurdité la plus complète.»

Blocher

«Il se dit propriétaire d'un fauteuil sur lequel se serait assis Napoléon...»

Le veinard.

J.-F. Roth à Suisse Tourisme

«C'est quelqu'un qui peut donner une autre image de la Suisse à l'extérieur, là où les clichés sont résistants.»

Colonna en jugement

«Affaire corse.»

L'asile se durcit

«C'est général. Pourtant l'exil reste l'espoir de beaucoup, qui s'exposent à de plus en plus de désillusions.»

Eligibilité des étrangers

«L'évolution logique de la démocratie, une citoyenneté basée sur le lieu de résidence.»

Téléralité

«Epatant: on sombre dans le pathétique, le tragique, le grotesque.»

Le commerce.

Egalité homme/femme

«Le féminisme a fait bouger les choses, toutes les solutions n'ont pas encore été trouvées. Les quotas n'en sont en tout cas pas une.»

Ouvertures dominicales

«La consommation est devenue une distraction.»

Zoug baisse ses impôts

«Un canton plus malin que les autres. C'est une idée. Mais peut-être pas la meilleure.»

Violence juvénile

«On est dans un monde qui engendre cette violence, en réaction à l'incommunicabilité ambiante.»

La Suisse ne livre plus d'armes au Pakistan

«Elle trouvera d'autres clients, business is business.»

Retraite à...

«Pour les artistes, jamais.»

Coût de la santé

«La population choisit un système, elle doit en assumer les conséquences.»

Le climat change

«On laissera à nos enfants moins qu'on a reçu. Désormais la balle est partie, on ne l'arrêtera pas, reste à espérer qu'elle ne deviendra pas folle.»

Ni nous... (jh)

LOBJET



«Dans un atelier d'artiste, chaque bout de papier a immédiatement une fonction, autrement dit on n'en trouve jamais. Alors je me suis imposé cette contrainte de fabriquer ces petits papillons, de 7 centimètres sur 10, ce qui correspond à une feuille A4 coupée en neuf. J'en découpe partout, de

toutes les couleurs, et je les utilise selon les besoins ou l'inspiration, pour créer ou prendre des notes. C'est un dictionnaire d'images, de réflexions, avec un petit côté nomade.» (jh)